

C'était un jour de grands vents. Un de ces jours à ne pas mettre un poète dehors. Un jour de vents violents et intransigeants qui arrachent au désert des cathédrales de sable pour les jeter sous les falaises de la mer. Un de ces jours où Ulysse lui-même dormait caché sous la coque renversée du navire, emmailloté de ses voiles de lin et de damas.

Il aurait fallu ce jour-là creuser alors le ciel à hauteur de nos yeux. Se défaire de nos paysages d'enfance et de mort. Se jeter contre des murs et des barbelés pour oublier nos espérances les plus folles. Creuser de nouvelles demeures, de nouveau palais, de nouveaux naufrages dans l'infortune des mots et dans les plaintes des noyés transis d'exil. Il aurait fallu, ce jour-là, regarder le monde avec la couleur de nos yeux.

Oui. C'était un jour de grands vents. Vents de Solon et de Théognis. Vents tous cardinaux à l'heure même des baisers qu'échangent la mère et l'enfant. Et nos vêtements abandonnés, gorgés de pluie et de sable, d'étoiles et d'espoir, pris dans la tourmente des tempêtes qui font de la mer une montagne infranchissable.

Mais à quoi bon se souvenir. Il a fallu traverser. Briser l'écume des murs et le béton des mots de papier. Gémir d'entendre craquer le bois. Hurler un nom ou un visage pour ne pas l'oublier. S'attacher aux varangues et regarder s'ouvrir le tombeau de la mer où disparaît la mémoire des hommes et leurs silences. L'enfant mort s'est échoué sur la plage. Coquillage vide, méduse médusée. Qui nous rappelle que nous sommes tous des enfants. Des enfants tragiques dans le sable des yeux mordorés de nos pères.

Puis, il a fallu lever le poing, poing contre poing, front contre front, tête contre tête. Pour dire la mer, le soleil, le sel. Pour dire les murs qui nous heurtent. La mort qui nous ravine. Le rêve qui ne se dit pas, se cache, s'amuse à essayer notre bouche volubile et à la faire taire d'une claque sonore comme on jette un gant.

Oui. C'était un jour de grands vents. Un de ces jours qui nous font comprendre combien minuscules nos existences et nos rêves sont. Combien d'encre et de buvards il nous faut pour absorber nos enfants avant qu'ils ne nous réécrivent d'un trait de modernité dans l'hiver malade. Ils sont déjà résilients alors qu'ils coulent, qu'ils disparaissent sous les grottes marines et le miroir de sentences pélagiques tirées de sordides élégies.

Une bouteille à la mer. Quoi de mieux. Quoi de plus pourrions-nous être. Un message au monde, à tous les capitaines et aux capitaux. Un moyen de se heurter aux récifs clairs dans les hauts-fonds de notre gorge. Mais sans savoir crier. Ni pouvoir. La moindre

épaufrure sur la pierre tendre de nos âmes défaisant l'Afrique pâle de nos visages. Alors, à quoi bon dire, à quoi bon parler, à quoi bon la révolte qui sans cesse nous ramène au microcosme plus qu'à l'universalité.

Oui. C'était un jour de grand vent. Un de ces jours à ne pas voir la queue d'un âne. Un jour à se boucher le nez pour ne plus entendre ni respirer. Un de ces jours où il aurait fait bon aller cueillir sur les champs de la mort les fleurs noires de nos espoirs et attendre les vedettes motorisées s'égayant dans leurs uniformes militaires entre les marées des noyés et celles de survivants. Mais déjà, nous n'avions plus assez de force et le moindre pétale de fleur nous pesait comme une enclume.